

MÉTAPHYSIQUE ET PHILOSOPHIE

L'ENS IN COMMUNI, SUJET DE LA MÉTAPHYSIQUE, REND-IL CETTE DISCIPLINE LA PLUS COMMUNE ET LA PLUS FONDAMENTALE DANS L'APPRENTISSAGE DE LA PHILOSOPHIE ?

Un certain courant philosophique du renouveau thomiste a fait de la Métaphysique la seule, ou presque la seule, discipline "vraiment" philosophique. Dans plusieurs cas, l'apprentissage de la philosophie a été centré sur l'étude des notions d'être, de l'un, de la matière et de la forme, de l'acte et de la puissance, de l'essence et de l'existence. La possession intellectuelle de ces notions a été considérée comme l'A B C de la philosophie. En conséquence, les disciplines "inférieures" comme la Logique et la Philosophie de la Nature ont été considérablement négligées.

Il semble, qu'en raison de la nature de la Métaphysique, une telle attitude ne soit pas contraire aux exigences de cette discipline ni à l'enseignement d'Aristote et de Thomas d'Aquin.

OBJECTIONS

1 - Au quatrième livre de la Métaphysique, Aristote définit le sujet de la science en ces termes : « Il y a une science qui étudie l'être en tant qu'être et les attributs qui lui appartiennent essentiellement. Elle ne se confond avec aucune des sciences dites particulières, car aucune de ces autres sciences ne considère en général l'être en tant qu'être, mais, découpant une certaine partie de l'être, c'est seulement de cette partie qu'elles étudient l'attribut : tel est le cas des sciences mathématiques¹ ». À moins de considérer l'être, comme une réalité séparée, ce qui contredirait tout l'esprit et la science d'Aristote, il faut donc, comme l'enseigne le livre IV, penser que le mot être est le terme le plus universel et qu'il s'applique à toute chose. Toute chose peut, en effet, être nommée "ens". Cette étude est alors différente de celle qui porte sur un aspect particulier de l'être : être naturel, être quantitatif, être de raison. Ce qui permet de recevoir le nom d'être, c'est l'aspect le plus commun. Le nom être signifie, en effet, l'existence. Par conséquent, étudier une réalité en tant qu'existante, revient à étudier tout ce qui existe. C'est le point de vue le plus commun que l'intelligence puisse adopter en son approche du réel. La Métaphysique qui adopte ce point de vue devient ainsi la science la plus fondamentale. Elle étudie ce qui est le plus commun à toute chose : exister, et ce qui se rapporte à ce plus commun : être un, être substance ou accident, être acte et puissance. De là à penser qu'elle doit être apprise en premier lieu et recevoir la primauté des études de philosophie, il n'y a qu'un pas.

2 - La deuxième raison qui inciterait à donner à la Métaphysique le rôle primordial dans l'apprentissage de la philosophie, est encore tiré de l'enseignement d'Aristote. Toujours au quatrième livre, le Stagirite dit : « Il nous faut dire maintenant s'il appartient à une science unique ou à des sciences différentes, d'étudier, en un même temps que la substance, les vérités qui, en mathématiques, sont appelés axiomes (premiers principes). Il est manifeste que leur examen est l'objet d'une seule et même science, et que cette science est celle du philosophe. En effet, les axiomes embrassent l'universalité des êtres, et non pas tel genre particulier, à l'exclusion des autres: Et si tous les hommes se servent des axiomes, c'est parce que les axiomes appartiennent à l'être en tant qu'être et que chaque genre est être; Ils ne s'en servent toutefois que dans la mesure qui convient, c'est-à-dire dans la mesure où s'étend le

¹ Méta., L. G, ch. 1, 1003a20, trad. Tricot

genre sur lequel portent leurs démonstrations. Par conséquent, puisqu'il est évident que les axiomes s'appliquent à tous les êtres en tant qu'être (car l'être est ce qui est commun à toute chose) c'est de la connaissance de l'être que relève également l'étude de ces vérités² ».

Ces principes sont nécessaires à toute démonstration³ car ils découlent de ce qui est le plus commun à tout objet de science. Ils découlent de la notion d'être. Ainsi, le principe de contradiction, la distinction de l'un et du multiple, les considérations relatives à la finalité et au bien, sont absolument nécessaires à la philosophie de la nature, à la morale, à la politique. Comme ces principes sont tous relatifs à l'être et à l'un, il appartient à la Métaphysique de les manifester et de les défendre. Comme il est impossible de faire de la Philosophie de la Nature, de la Logique, de la Politique, sans posséder ces principes communs, comme ces sciences particulières ne peuvent défendre ces principes, l'étude de la philosophie doit commencer par la Métaphysique. De là à dire que les sciences particulières lui sont subordonnées, il n'y a qu'un pas à franchir.

3 - La Métaphysique est la science philosophique qui paraît la plus indispensable pour la théologie. D'une part, la théologie naturelle que saint Thomas élabore dans les vingt-six premières questions de la Somme Théologique est, par son sujet et par son mode, une partie de la Métaphysique. D'autre part, la Métaphysique est, pour l'étude de la Théologie dogmatique, un instrument privilégié. Par conséquent, celui qui veut se former en Théologie, doit se former d'abord et principalement en Métaphysique.

4 - Ajoutons que dans l'enseignement de la philosophie on laisse souvent croire que l'ordre d'apprentissage théoriquement établi qui enseigne qu'il faut commencer par la logique et ensuite par la Philosophie de la Nature, peut être pratiquement renversé.

Il arrive souvent, par exemple, dans l'usage des lieux parallèles que l'on utilise des textes pris au livre de la Métaphysique pour éclairer un passage difficile en Philosophie de la Nature, en Logique ou en Morale. Que de fois n'est-on pas tenté d'éclairer avec un texte pris au huitième livre de la Métaphysique, où Aristote traite de la matière et de la forme, les dernières leçons du premier livre de la Physique. De même, on tentera de résoudre au cinquième livre de la Métaphysique l'étude des causes à laquelle le philosophe fait appel au deuxième livre de la Physique. Dans la même veine, on utilisera les textes de la Métaphysique pour résoudre en Logique, principalement lors de l'exposé de la théorie des prédicaments. On commencera par une étude métaphysique sur la nature du bien, pour parler de la félicité ou du bien commun, ce qui rendra la morale et la politique plus spéculative que pratique. Toujours selon la même façon de faire, on tentera aussi d'établir une espèce d'"auto lumière" entre les textes de la Métaphysique, éclairant par des lectures subséquentes certains textes de premiers livres. Ainsi l'on peut utiliser certains passages sur l'opposition qu'Aristote et saint Thomas donnent au livre IV, par la leçon 6 du livre X qui traite des diverses formes d'opposition. On se référera au livre XII pour expliquer les modes de causalité universelle qu'Aristote énonce au livre VI.

Ces façons de faire semblent plus fréquentes avec les textes tirés du livre de la Métaphysique, qu'avec des textes tirés du livre de l'Éthique ou ceux de la Physique. Cette pratique laisse croire que les textes de la Métaphysique sont une espèce de tronc commun pour toute autre discipline.

Par conséquent, on peut théoriquement maintenir que la Métaphysique doit être apprise

² Méta., L. G, ch. 3, 1005a19-28

³ I Post. Anal., lect.18

en dernier lieu, voire que cette discipline a pour elle-même un ordre d'apprentissage rigoureux, cette prétention théorique ne tient pas devant l'usage pratique que l'on fait des textes de cette science. Au fond, Aristote et saint Thomas ne disent-ils pas toujours la même chose selon la lettre, pour traiter d'un sujet déterminé, peu importe que ce soit en Physique, en Éthique ou en Métaphysique ?

Cet examen des textes montre qu'il y a un certain nombre de notions communes, de mots-clés dont il faut comprendre le sens. Il appartient à la Métaphysique de le donner. Elle devient, dans le système aristotélico thomiste, un genre de canevas commun sur lequel se dessinent les conclusions des sciences particulières : Physique, Morale, Théologie.

MAIS LÀ CONTRE :

Saint Thomas écrit⁴ : « Ce qui est profondément séparé de la matière, selon son existence, comme le sont les substances immatérielles, est plus difficile à connaître pour nous. (...) C'est pourquoi cette science qu'on appelle sagesse, bien qu'elle soit la première en dignité, doit être apprise en dernier lieu ».

QUE FAUT-IL RÉPONDRE ?

Le sujet de la Métaphysique est l'être en tant qu'être ou encore *l'ens in communi*. Mais le "commun" se présente de deux façons à l'intelligence qui le connaît. D'une part, il y a le commun qui dépend de l'acte de l'intelligence qui connaît ; d'autre part, il y a le commun qui dépend d'une cause universelle. Le commun qui dépend de l'acte de l'intelligence est un universel dit de prédication. Il réfère à l'acte de l'intelligence qui tire son objet du phantasme. Cette abstraction se fait grâce à la lumière de l'intellect agent. Par elle, l'intelligence laisse tomber tous les caractères singuliers enracinés dans la matière sensible. L'objet appréhendé, dépouillé des caractéristiques qui l'individualisent, apparaît alors dans ce qu'il a de commun et non dans ce qu'il a d'individuel. C'est ainsi qu'en laissant tomber ce qui fait que *cet homme* est *cet homme*, l'intelligence n'appréhende que ce qui fait que l'homme est homme. Or, cela est *commun* à tous les hommes.

Ce *commun* qui est dans l'intelligence en tant qu'il est causé par l'acte même de l'intelligence, est donc fondamentalement une *relation de raison*. Par elle, l'intelligence dit la même chose de tous les êtres qu'elle voit selon un même point de vue.

Tout autre est le commun qui dépend d'une cause universelle. Tout d'abord, ce *commun* n'existe pas dans l'intelligence, mais *dans la chose réelle*.

Ensuite, ce commun est appelé ainsi parce qu'il est l'acte le plus fondamental qui se trouve dans cette chose⁵. Ainsi, dans un être humain, on trouve plusieurs actes; on trouve l'acte de l'intelligence qui est causé par la puissance intellectuelle elle-même; on trouve l'acte du sens qui dépend des puissances de la vie animale; l'acte de vivre qui est l'opération propre d'un être composé d'un corps et d'une âme. Mais l'acte le plus fondamental est celui d'exister. Cet acte n'est pas le plus commun, en ce sens que tout ce qui existe a l'acte d'exister – cette communauté est celle qui dépend de l'intelligence – mais, parce que cet acte donne à chacun des autres actes par lesquels l'homme est vivant, animal, humain, la "substance" même de ce qu'il est. Bien que l'homme pense par son

⁴ I Métaph., l. 2

⁵ Ia, Q. 65, art.3, c.

intelligence, il ne peut pas penser s'il n'existe pas. Bien qu'il vive par son âme informant son corps, l'homme n'est pas un être vivant s'il n'a l'existence. Mais l'homme n'est pas un être à étages. Il n'y a pas en lui une partie qui a l'existence, une autre qui a la vie, une troisième qui est animale, une quatrième qui est rationnelle. Dans l'homme, c'est toute l'existence qui est vie, vie animale et vie raisonnable. Chacune de ces opérations, en tant qu'elles sont spécifiquement différentes, doit être étudiée en rapport avec les principes qui lui sont propres. Mais comme dans leur être le plus intime, elles ont quelque chose de commun, sans lequel chaque opération ne pourrait pas être telle opération spécifique, chacune d'elle doit être ramenée à une cause commune. Cette cause, en les produisant dans ce qu'elles ont de fondamentale, leur permet d'être ce qu'elles sont dans leur être spécifique. Cette cause commune est une cause universelle. « La puissance d'une cause s'étend aux effets qu'elle produit selon qu'ils ont en commun une même raison formelle d'objet ; plus la puissance de la cause se retrouve en de nombreux effets, plus il faut que cette raison formelle d'objet se retrouve de façon très commune dans l'effet produit. Et, puisque la puissance d'une cause est proportionnée à l'effet qu'elle produit selon sa nature, il s'ensuit qu'une cause supérieure agit selon une forme plus universelle et moins contractée »⁶.

L'ON VOIT DONC LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE CE QUI EST COMMUN DU POINT DE VUE DE L'INTELLIGENCE ET CE QUI EST COMMUN DU POINT DE VUE DE LA CHOSE. L'ACTE DE L'UNIVERSEL *IN PREDICANDO*, C'EST L'ACTE MÊME DE L'INTELLIGENCE DANS LA MESURE OÙ ELLE SAISIT TOUT CE QU'ELLE CONNAÎT DANS UN RAPPORT DE UN À PLUSIEURS. L'ACTE DE L'UNIVERSEL *IN CAUSANDO*, C'EST L'ACTE MÊME DE L'AGENT CAUSAL DANS L'EFFET RÉEL QU'IL ENGENDRE, DANS LA MESURE OÙ LA FORME PAR LAQUELLE IL AGIT EST MOINS CONTRACTÉE PAR UNE MATIÈRE INDIVIDUELLE. SI L'AGENT AGIT PAR UNE FORME QUI N'EST AUCUNEMENT CONTRACTÉE PAR DES PRINCIPES EXTERIEURS, SON ACTION POURRA S'ÉTENDRE À TOUT CE QU'IL VEUT PRODUIRE. ET CE QU'IL PRODUIRA PORTERA TOUJOURS LA MARQUE DE SON PROPRE ÊTRE, BIEN QUE L'EFFET SOIT SPÉCIFIQUEMENT DIFFÉRENT SELON LES PRINCIPES QUI LES REÇOIVENT. C'EST AINSI QUE DIEU EST LA CAUSE LA PLUS PARFAITEMENT UNIVERSELLE.

Cependant, la différence entre le commun fait par l'intelligence et celui, qui est dans la chose ne signifie pas une séparation radicale. Bien que la relation de un à plusieurs soit faite par la raison, ce que l'intelligence se dit par cette relation est fondée dans la réalité. Quand l'intelligence voit tout être humain comme un animal, ce qu'elle dit correspond à ce qui est. Cependant, les premières relations faites par l'intelligence correspondent à ce qui est le plus près des sens, et non à ce qui est le plus près de l'être. Par exemple, quand l'intelligence voit dans tout sujet une substance, ce qu'elle dit vient de l'opposition qu'elle fait entre un accident sensible qu'elle reconnaît comme non subsistant, et le sujet de cet accident. En conséquence, les premières relations d'universalité faites par la raison contiennent un intelligible très confus et donnent une connaissance très imparfaite⁷. Le passage à la connaissance parfaite amènera l'intelligence à résoudre, dans les principes propres, l'être qu'elle entrevoit indistinctement dans les premières appréhensions. Ainsi, l'intelligence connaît quelque chose de l'homme lorsqu'elle dit qu'il est une substance. Elle le connaît beaucoup mieux lorsqu'elle sait qu'il est un animal raisonnable. Cependant, la résolution dans les principes propres ne donne pas l'ultime connaissance à laquelle l'intelligence puisse

⁶ II Phys, lect.6, n° .3

⁷ De Ver., Q.7, art. 6, ad. 7

parvenir. Dans la mesure où ces principes sont eux-mêmes l'effet d'une cause plus universelle qui leur donne d'être ce qu'ils sont, la connaissance de cette cause s'impose pour une connaissance plus adéquate de l'objet étudié. Ainsi, on comprend l'être humain en le voyant comme un animal raisonnable, mais on le comprend encore mieux si on résout l'animalité dans les causes qui lui sont propres ; ce qui nécessitera de résoudre la vie dans les causes qui la produisent, pour comprendre finalement l'existence dans la cause qui la donne. Mais ce faisant, la raison semble suivre la démarche inverse de la première qu'elle a faite. Elle va du propre au commun. C'est à dire qu'elle en arrive à considérer l'homme comme une substance, ce qu'au premier abord elle faisait aussi. Mais il ne s'agit pas du même genre de connaissance. Dans cette deuxième démarche, l'intelligence est à la recherche de la cause la plus parfaite dont l'acte est le plus intime à l'être qu'elle produit, lui donnant sa plus grande intelligibilité. Lorsque l'intelligence dans la recherche des causes, voit l'être humain comme une substance, elle est au terme de sa science. Elle le saisit dans ce qu'il a de plus intelligible et le rapporte à la cause la plus parfaite, celle qui explique l'existence, c'est-à-dire Dieu. Au contraire, lorsqu'elle le voit comme une substance au début de sa recherche, dans la relation d'universalité qu'elle produit, elle voit toujours ce qu'il y a de plus intelligible, mais de la façon la plus imparfaite et la plus confuse.

Mais si l'intelligence voulait sauter les étapes, si, au lieu d'aller du confus au distinct et de la connaissance des causes prochaines à celle des causes universelles, elle voulait commencer immédiatement à résoudre l'être dans ses principes les plus fondamentaux, elle n'atteindrait, en raison des exigences qui s'attachent à sa nature humaine, que la connaissance très confuse de ce qui est en soi le plus intelligible. De plus, elle serait dans l'illusion, croyant être dans la connaissance très parfaite. Cette illusion serait entretenue en elle par la détermination précise des mots. On peut parler avec beaucoup de sûreté de la substance et n'en avoir qu'une connaissance très confuse.

Ainsi en est-il du sujet de la Métaphysique : l'être. C'est à la fois l'objet de la connaissance la plus confuse et de la connaissance la plus distinct. C'est d'abord l'objet de la toute première relation d'universalité que fait l'intelligence. En effet, l'intelligence voit naturellement dans toute chose, qu'elles existent, qu'elles sont. Le concept de l'être est donc le premier que forme l'intelligence⁸. C'est aussi le plus confus. Sous un autre rapport, c'est le concept le plus distinct contenant ce qui est le plus intelligible. L'intelligence ne peut le posséder qu'au terme de toute science, lorsque son regard embrasse toute la réalité pour voir distinctement, dans chaque chose, l'acte le plus intime de l'être, les causant, à la fois dans leurs distinctions spécifiques, et les unissant dans un ordre universel voulu par la cause qui les produit, et qui les ramène à elle-même. Cette vision de l'intelligence est la sagesse.

Le sujet de la Métaphysique n'est donc pas l'être vu dans l'universel très confus du tout premier acte de l'intelligence. Considérer le sujet de la Métaphysique de cette façon en ferait, évidemment, la connaissance la plus commune, la plus fondamentale, mais aussi la plus imparfaite et la plus confuse. Ce ne serait même pas une science, car aucune résolution ne serait possible. En effet, toute tentative de résolution retomberait sur les principes de l'universalité qui ne sont autre que l'acte même de l'intelligence. Par conséquent, à moins de faire de l'idéalisme hégélien, une telle discipline qui porterait sur un tel être, ne serait qu'une nomenclature des diverses appellations de l'être : l'un, l'acte, la puissance, la substance, etc...

Le sujet de la Métaphysique c'est l'être vu comme l'effet le plus commun de la cause la

⁸ Ia IIæ, Q. 94, art.1

plus universelle. C'est ce qui est parfaitement intelligible, ce qui est le plus distinct permettant à l'intelligence de voir dans l'unité de la cause universelle, tout le réel qu'elle a, par ailleurs, étudié dans sa "singularité" au niveau des sciences particulières.

Comme la connaissance de ce qui est le plus commun dans l'ordre causal ne peut être atteinte qu'au terme de la recherche intellectuelle, la Métaphysique ne peut donc être apprise qu'en dernier lieu. Elle exige une certaine perfection de l'intelligence avant d'être abordée.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS

A la première.

Le sujet de la Métaphysique n'est pas l'être considéré selon sa communauté de prédication, puisque cette communauté dépend du rapport de l'un à plusieurs que fait l'intelligence pour connaître. Le sujet de la Métaphysique est l'être comme l'effet le plus commun, c'est-à-dire le plus fondamental et le plus intime à tout ce qui existe. Cette communauté n'est pas relative à l'acte de l'intelligence qui connaît, mais à l'acte divin qui la produit. Par conséquent, la Métaphysique est la plus fondamentale dans le sens où ce qu'elle étudie est l'acte le plus fondamental de tout le réel et qu'elle le voit dans sa dépendance à la toute première cause la plus universelle et la plus parfaite, c'est-à-dire Dieu. Cette démarche propre à la Métaphysique ne peut être faite par une jeune intelligence qui commence en philosophie. Si on la présente à des intelligences qui n'ont que peu d'expérience des résolutions scientifiques, dans des disciplines plus particulières, on n'engendre qu'un psittacisme distingué, mais inutile, sinon dangereux.

A la seconde.

La même réponse doit être faite au niveau des principes communs. Ces principes sont immédiatement reconnus par l'intelligence en tant que celle-ci possède les toutes premières notions confuses nécessaires à tout savoir. Ces notions sont les concepts d'être, de l'un, du bien, du vrai. Ils appartiennent à la connaissance confuse. Il n'est pas nécessaire d'être métaphysicien pour admettre que l'être et le non-être ne peuvent être affirmés et niés en même temps et au même point de vue ; il suffit d'avoir une intelligence normale. De même il suffit d'être intelligent pour voir que le tout est plus grand qu'une partie, pour comprendre qu'il faut faire le bien et éviter le mal, pour saisir que lorsque l'intelligence pense ce qui n'est pas, elle est dans l'erreur. La très grande universalité de ces principes ne permet pas de conduire aucune démonstration particulière. Ils sont, cependant, présents à toutes les démonstrations dans la mesure où ils s'appliquent au genre particulier d'être qui est l'objet d'une science.

Mais s'il faut défendre ces principes, c'est-à-dire en manifester la vérité, il faut connaître, non d'une façon confuse mais d'une façon distincte, ce que c'est que d'être, ce que c'est que d'être un, ce qu'est le bien. Or ces connaissances, dans leurs distinctions, sont au terme des dernières résolutions auxquelles parvient l'intelligence quand elle voit toute chose dans la cause de l'être et tout l'univers dans sa cause finale : le bien. C'est pourquoi il appartient à la Métaphysique de défendre ces principes.

Mais les notions communes d'être, de bien, d'unité, de vrai, n'appartiennent pas *spécifiquement* à la Métaphysique. Leur confusion et leur universalité font qu'elles sont traitées par le métaphysicien, en tant que celui-ci doit obéir aux exigences de l'ordre d'apprentissage. Mais ces notions forment le point de départ de toute démarche intellectuelle.

Par conséquent, aucune science particulière n'exige que la démarche intellectuelle qui

lui est propre commence par des considérations sur ces notions et principes communs. La Physique ne commence pas par envisager l'un et le multiple, bien que ces notions soient mises en jeu par le fait d'affirmer que son sujet est l'être mobile. La Morale, qui s'étendrait sur les notions de bien et de mal, élaborerait un ensemble de connaissances inutile. La Morale, comme la Politique, n'ont pas pour but de disserter sur le bien et le mal, mais d'enseigner comment l'homme doit agir pour être heureux. Il y a, d'ailleurs, peu d'hommes qui affirmeront qu'il faut faire le mal et éviter le bien. Les discussions commencent quand il s'agit de savoir quel bien il faut faire et quel mal il faut éviter. La résolution de ce problème est une résolution pratique. Elle repose sur la détermination d'un moyen et sur l'ordre d'une opération. De même, la Logique n'exige pas de longues considérations sur la nature de la relation, avant de faire comprendre à l'étudiant la finalité et la nature des instruments de pensée qu'il emploie.

Par conséquent, ni la Logique, ni la Physique, ni la Morale ne sont subordonnées à la Métaphysique. Mais la Métaphysique, selon les exigences de son apprentissage, demande que l'intelligence sache la Logique, la Physique, et la Morale.

A la troisième

Il est vrai que la Métaphysique est indispensable pour la Théologie. Il ne s'ensuit pas que l'on doive négliger, pour cela, les disciplines inférieures que sont la Physique, la Logique et la Morale. C'est parce que l'on a trop négligé ces disciplines que l'on a rendu à peu près stérile la Théologie naturelle, incompréhensible la Théologie dogmatique et imbuvable la Théologie morale. Prenons comme seul exemple l'étude des cinq preuves de l'existence de Dieu. On a l'habitude de les traiter comme si elles étaient évidentes en elles-mêmes. Mais elles ne le sont pas et, de plus, elles sont difficiles. En effet, l'étudiant ne peut rien comprendre au premier moteur, s'il ne sait pas ce que c'est que le mouvement⁹ ni rien comprendre au moyen-terme de la preuve s'il ne l'a pas démontré en Physique¹⁰. De même, l'étudiant ne peut rien comprendre à la preuve qui est fondée sur la finalité s'il n'a pas vraiment compris que la nature agissait pour une fin. Ajoutons aussi que l'étudiant ne peut rien comprendre à la valeur d'une argumentation théologique, s'il n'a pas déjà saisi, en Logique, la distinction entre la démonstration "propter quid" et la démonstration "quia".

Ajoutons que l'étudiant en Métaphysique ne peut lui-même rien saisir de façon distincte, s'il ne possède déjà une assez bonne connaissance des disciplines inférieures. Qu'est-ce que l'étudiant peut comprendre des notions d'acte et de puissance, s'il n'a pas d'abord saisi comment le mouvement est un certain acte, comment les formes dans la nature, sont actes. De même l'étudiant ne peut pas saisir une résolution dans une cause universelle s'il n'a d'abord fait quelque résolution dans une cause particulière. Et sans jouer sur les mots, comment peut-il faire de la Méta-Physique s'il n'a pas fait de la Physique ? Et, pas seulement, les deux premiers livres qui ne sont qu'une introduction.

Cette précipitation qui entraîne à sauter les étapes est la cause la plus profonde de la formation d'intelligence "dogmatique". On met l'intelligence devant l'adhésion à un Credo et non dans la lumière d'une science. Mais les Credo, fussent-ils thomistes, finissent toujours par se détruire.

A la quatrième

L'usage des références dans l'enseignement de la Philosophie exigerait tout un traité.

⁹ Phys., Livre III

¹⁰ Phys., Livre VII

Mais tenons-nous en à quelques principes.

Le premier but en citant un texte est le recours à l'autorité de l'auteur. Dans ce sens, on peut multiplier les citations d'Aristote et de saint Thomas, pour montrer qu'ils ont bien dit ce que l'on affirme qu'ils ont dit. Pour ce genre de citations, les tables de références sont fort commodes.

Le deuxième usage de la citation d'un texte est l'exposé d'une doctrine qui est tirée des écrits d'Aristote et de saint Thomas, mais que ces derniers n'ont pas traités *ex professo*. L'ordre entre les citations choisies ne dépend pas de l'autorité de l'auteur mais du sujet traité. C'est l'ordre des principes à la conclusion. Comme les principes supposent d'être mieux connus que la conclusion, il est inutile de choisir un texte qui porte sur un sujet que le disciple ne connaît pas. Dans cette hypothèse, utiliser des textes de la Métaphysique qui demande une certaine pratique de cette science pour être bien compris, afin de régler un problème dans une discipline inférieure, s'avère un non-sens. Et cela quelle que soit la matérialité du texte. Par exemple, le texte qui traite de la matière et de la forme au Livre VIII de la Métaphysique a pour but d'introduire l'intelligence à une compréhension des principes de la substance. L'étudiant qui est capable d'aborder ce livre possède, à cette étape de sa formation, la lumière nécessaire pour le comprendre. Mais si on utilise ces textes pour faire saisir les notions de matières et de formes, que la Physique utilise, au début de l'œuvre, on tente de résoudre, au niveau de la connaissance distincte, ce qui appartient à la connaissance confuse. Par conséquent, on crée encore plus de confusion parce que l'on va contre l'ordre d'apprentissage. Si, par ailleurs, on se dit que cela n'a pas d'importance parce que les textes sont à peu près semblables, c'est que l'on *résout dans les mots* et non dans la réalité !!!

Le troisième but dans la citation d'un texte est l'usage qu'on peut en faire comme élément de manuductio. Dans ce cas, on peut citer un passage des œuvres de saint Thomas ou d'Aristote soit parce qu'ils suscitent l'admiration, soit parce qu'ils engendrent une interrogation, ou encore parce qu'ils présentent une similitude ou une opposition. On peut choisir n'importe quel passage des œuvres d'Aristote ou de saint Thomas, à condition qu'ils remplissent bien le but pour lequel on les utilise. Car, bien que l'étudiant ne juge pas ces textes à la lumière de la doctrine d'où ils sont tirés, il doit quand même porter un jugement sur ces instruments. Autrement, la manuductio est inutile. Mais si le texte choisi dépasse tellement ce que l'intelligence des étudiants peut en comprendre, ce n'est pas l'admiration qu'il suscitera mais la stupeur... ou l'ennui. Si l'étudiant ne peut juger de l'opposition qu'on lui présente, la solution apportée ne résoudra rien dans son esprit. Et c'est la même chose si on lui présente une similitude où il ne voit rien de semblable ; une interrogation qui ne cause en lui aucun problème. Dans le cas de la manuductio, le jugement de l'étudiant est conduit par le maître, au fur et à mesure des étapes que franchit l'intelligence de celui qui apprend. L'étudiant s'interroge par rapport à ce qu'il comprend et non par rapport aux principes de la discipline. C'est pourquoi les instruments choisis par le maître doivent être à la portée de l'intelligence de l'étudiant. Si on choisit ces instruments dans les œuvres d'Aristote ou de saint Thomas, il faut faire attention à ce que ces textes ne présentent pas des conclusions qui exigent la lumière des principes pour être comprises. Il faudrait alors, pour que la manuductio réussisse, expliquer toute la doctrine ...

Une équipe de recherche de l'IPC
Extrait des « Cahiers de l'IPC » n° 13